

20 poèmes
de la littérature française

Choisis par Alain BESSE

Tables des matières

<i>page</i>	<i>titre</i>	<i>auteur</i>
5	Le Loup et l'Agneau	Jean de la Fontaine
7	Le Corbeau et le Renard	Jean de la Fontaine
9	Elle avait pris ce pli...	Victor Hugo
11	Demain dès l'aube...	Victor Hugo
13	Le chat	Charles Baudelaire
15	L'albatros	Charles Baudelaire
17	L'étranger	Charles Baudelaire
19	Le dormeur du val	Arthur Rimbaud
21	Impression Fausse	Paul Verlaine
23	Le pont Mirabeau	Guillaume Apollinaire
25	Le bonheur	Paul Fort
27	Les hiboux	Robert Desnos
29	Chanson pour les enfants, l'hiver	Jacques Prévert
31	En sortant de l'école	Jacques Prévert
33	Les feuilles mortes	Jacques Prévert
35	La soirée du pianiste	Jean Tardieu
37	Le parapluie	Georges Brassens
39	Celui qui a mal tourné	Georges Brassens
41	Automne	René-Guy Cadou
43	Lætitia	Serge Gainsbourg

Les illustrations sont empruntées à Internet (sauf « Chanson... : dessin d'Aksinia)



LE LOUP ET L'AGNEAU

Jean de LA FONTAINE (1621 - 1695)

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
"Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
- Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je m'en vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'Agneau ; je tète encor ma mère.
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge."
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

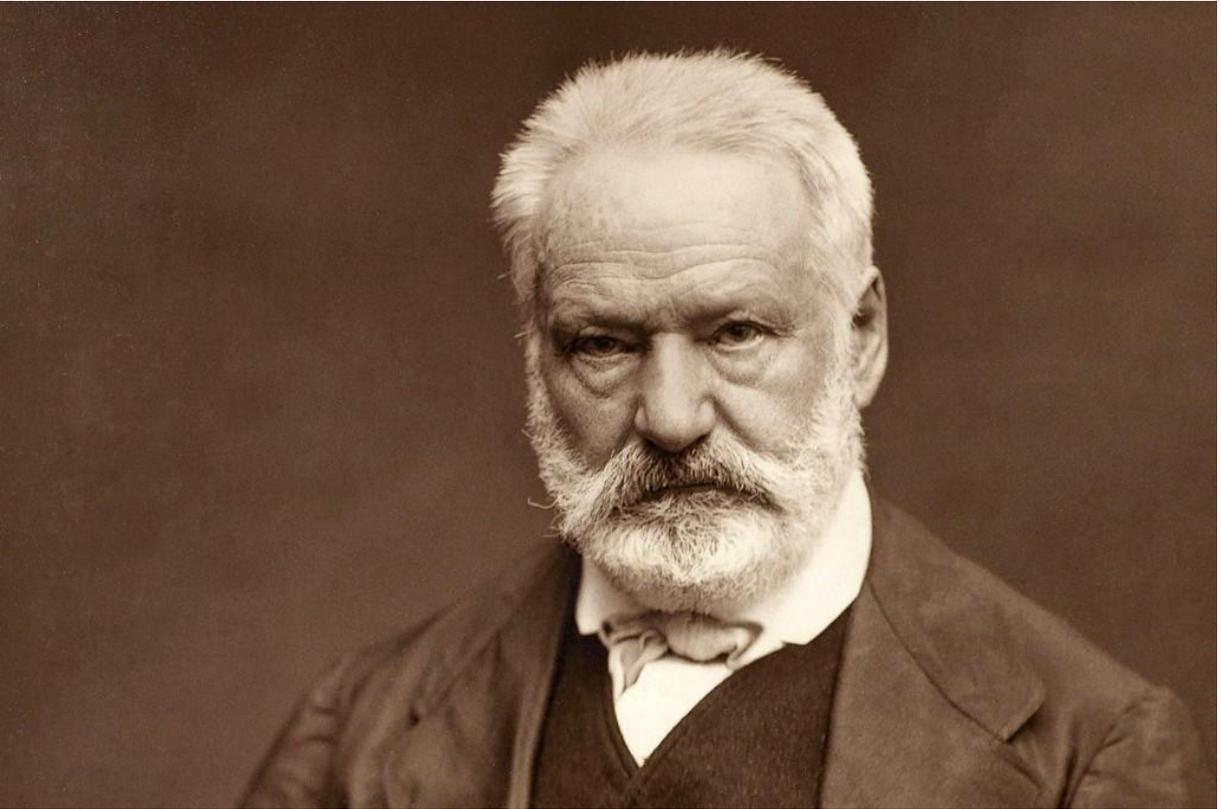


LE CORBEAU ET LE RENARD

Jean de LA FONTAINE (1621 - 1695)

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
"Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois."

À ces mots le Corbeau ne se sent plus de joie,
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute."
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.



ELLE AVAIT PRIS CE PLI...

Victor HUGO (1802 – 1885)
Les Contemplations

(Victor Hugo se souvient de sa fille Léopoldine, morte noyée à l'âge de 19 ans)

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ;
Elle entrait, et disait : Bonjour, mon petit père ;

Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,

Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée

Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers



DEMAIN, DÈS L'AUBE...

Victor Hugo (1802 – 1885)
Les Contemplations

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.



LE CHAT

Charles Baudelaire (1821 – 1867)

Dans ma cervelle se promène
Ainsi qu'en son appartement,
Un beau chat, fort, doux et charmant.
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret ;
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,
Elle est toujours riche et profonde.
C'est là son charme et son secret. (...)

II

De sa fourrure blonde et brune
Sort un parfum si doux, qu'un soir
J'en fus embaumé, pour l'avoir
Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu ;
Il juge, il préside, il inspire
Toutes choses dans son empire ;
Peut-être est-il fée, est-il dieu ?

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime
Tirés comme par un aimant
Se retournent docilement
Et que je regarde en moi-même

Je vois avec étonnement
Le feu de ses prunelles pâles,
Clairs fanaux, vivantes opales,
Qui me contemplent fixement



L'ALBATROS

Charles Baudelaire (1821 – 1867)

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.



L'ÉTRANGER

Charles Baudelaire (1821 – 1867)
Petits poèmes en prose

« Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?

— Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.

— Tes amis ?

— Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.

— Ta patrie ?

— J'ignore sous quelle latitude elle est située.

— La beauté ?

— Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

— L'or ?

— Je le hais comme vous haissez Dieu.

— Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?

— J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas...
les merveilleux nuages ! »



LE DORMEUR DU VAL

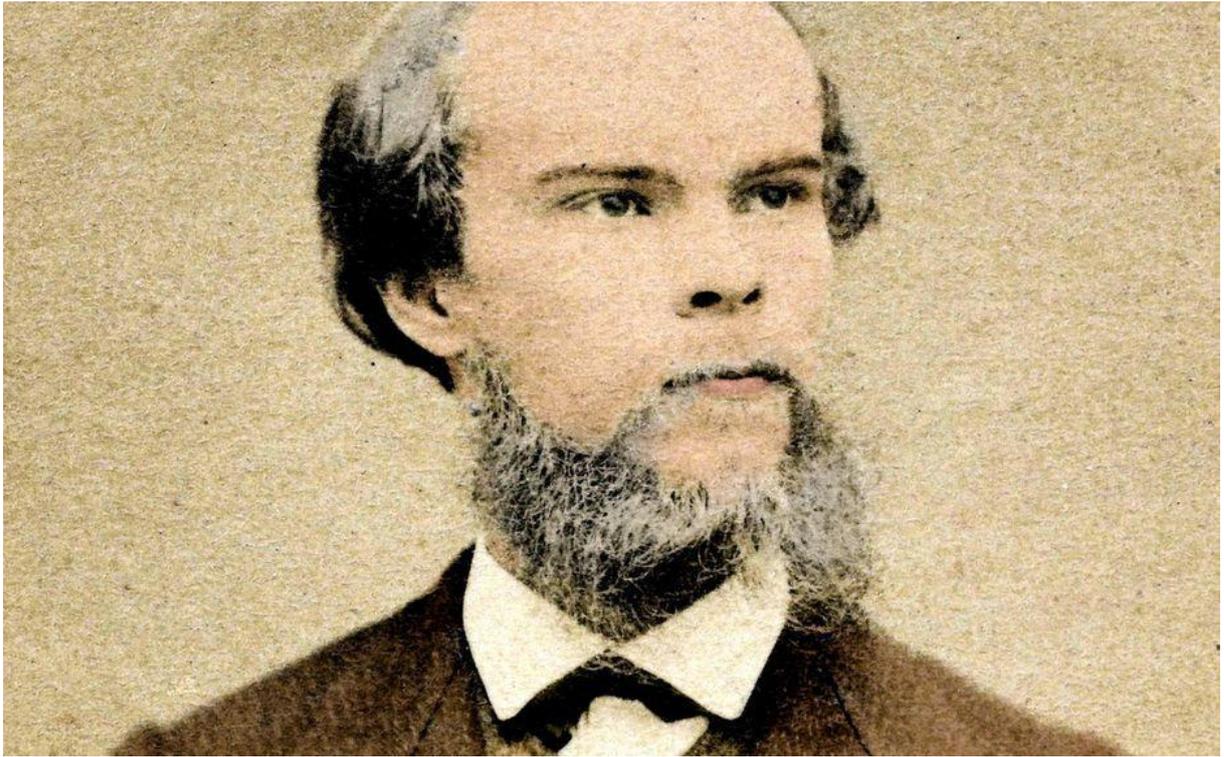
Arthur Rimbaud (1854 – 1891)

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.



IMPRESSION FAUSSE

Paul Verlaine (1844 – 1896)

Dame souris trotte
Noire dans le gris du soir,
Dame souris trotte
Grise dans le noir.

On sonne la cloche,
Dormez les bons prisonniers !
On sonne la cloche :
Faut que vous dormiez.

Pas de mauvais rêve,
Ne pensez qu'à vos amours.
Pas de mauvais rêve :
Les belles toujours !

Le grand clair de lune !
On ronfle ferme à côté.
Le grand clair de lune
En réalité !

Un nuage passe,
Il fait noir comme en un four,
Un nuage passe.
Tiens le petit jour !

Dame souris trotte,
Rose dans les rayons bleus.
Dame souris trotte :
Debout les paresseux !



LE PONT MIRABEAU

Guillaume Apollinaire (1880 – 1918)

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souviene
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours
et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent

Sous le pont Mirabeau
coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure



LE BONHEUR

Paul Fort (1872 – 1960)

Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite, cours-y vite ;
Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite. Il va filer.

Si tu veux le rattraper, cours-y vite, cours-y vite.
Si tu veux le rattraper, cours-y vite. Il va filer.

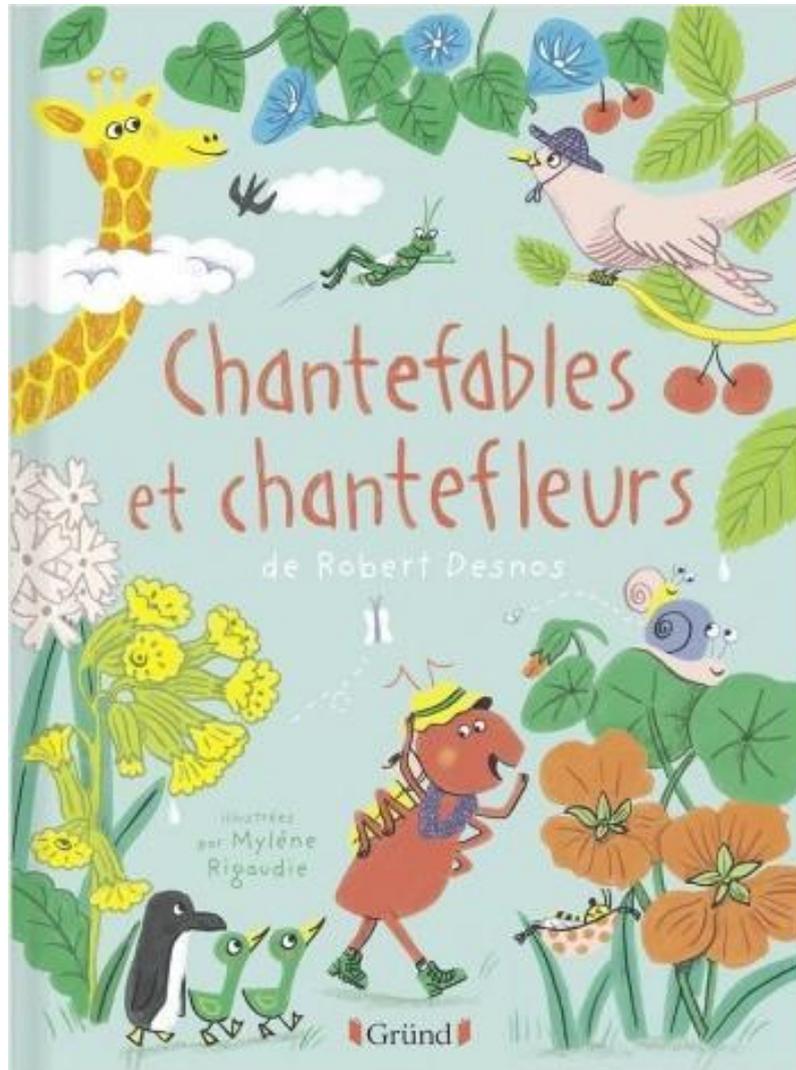
Dans l'ache et le serpolet, cours-y vite, cours-y vite,
Dans l'ache et le serpolet, cours-y vite. Il va filer.

Sur les cornes du bélier, cours-y vite, cours-y vite,
Sur les cornes du bélier, cours-y vite. Il va filer.

Sur le flot du sourcelet, cours-y vite, cours-y vite,
Sur le flot du sourcelet, cours-y vite. Il va filer.

De pommier en cerisier, cours-y vite, cours-y vite,
De pommier en cerisier, cours-y vite. Il va filer.

Saute par-dessus la haie, cours-y vite, cours-y vite.
Saute par-dessus la haie, cours-y vite ! Il a filé.



LES HIBOUX

Robert DESNOS (1900 – 1945)
"Chantefables"

Ce sont les mères des hiboux
Qui désiraient chercher les poux
De leurs enfants, leurs petits choux,
En les tenant sur les genoux.

Leurs yeux d'or valent des bijoux,
Leur bec est dur comme cailloux,
Ils sont doux comme des joujoux,
Mais aux hiboux point de genoux !

Votre histoire se passait où ?
Chez les Zoulous ? les Andalous ?
Ou dans la cabane Bambou ?
À Moscou ou à Tombouctou ?
En Anjou ou dans le Poitou ?
Au Pérou ou chez les Mandchous ?

Hou ! Hou !

Pas du tout c'était chez les fous !



CHANSON POUR LES ENFANTS, L'HIVER

Jacques Prévert (1900 – 1977)

Dans la nuit de l'hiver
Galope un grand homme blanc
C'est un bonhomme de neige
Avec une pipe en bois
Un grand bonhomme de neige
Poursuivi par le froid

Il arrive au village
Voyant de la lumière
Le voilà rassuré
Dans une petite maison
Il entre sans frapper
Et pour se réchauffer

S'assoit sur le poêle rouge
Et d'un coup disparaît
Ne laissant que sa pipe
Au milieu d'une flaque d'eau
Ne laissant que sa pipe
Et puis son vieux chapeau



EN SORTANT DE L'ÉCOLE

Jacques Prévert (1900 – 1977)

En sortant de l'école
Nous avons rencontré
Un grand chemin de fer
Qui nous a emmenés
Tout autour de la terre
Dans un wagon doré

Tout autour de la terre
Nous avons rencontré
La mer qui se promenait
Avec tous ses coquillages
Ses îles parfumées
Et puis ses beaux naufrages
Et ses saumons fumés

Puis au-dessus de la mer
Nous avons rencontré
La lune et les étoiles
Sur un bateau à voiles
Partant pour le Japon
Et les trois mousquetaires des cinq doigts de la
main
Tournant la manivelle d'un petit sous-marin
Plongeait au fond des mers
Pour chercher des oursins

Revenant sur la terre
Nous avons rencontré
Sur la voie du chemin de fer
Une maison qui fuyait
Fuyait tout autour de la terre
Fuyait tout autour de la mer
Fuyait devant l'hiver
Qui voulait l'attraper
Mais nous sur notre chemin de fer
On s'est mis à rouler
Rouler derrière l'hiver
Et on l'a écrasé
Et la maison s'est arrêtée
Et le printemps nous a salués

C'était lui le garde-barrière
Et il nous a bien remerciés
Et toutes les fleurs de toute la terre
Soudain se sont mises à pousser
Pousser à tort et à travers
Sur la voie du chemin de fer
Qui ne voulait plus avancer
De peur de les abîmer

Alors on est revenu à pied
À pied tout autour de la terre
À pied tout autour de la mer
Tout autour du soleil
De la lune et des étoiles
À pied, à cheval, en voiture
et en bateau à voiles

Les feuilles mortes se ramassent à la
les souvenirs et l'automne
mais mon amour est fidèle
sourit toujours la vie
Je t'aimais tant si belle
et je n'ai que
que le vent du
dans la fumée
moi
mais je pense à toi
~~le temps, ma tête~~



LES FEUILLES MORTES

Jacques Prévert (1900 – 1977)

Oh, je voudrais tant que tu te souviennes
Des jours heureux où nous étions amis
En ce temps-là la vie était plus belle
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui

Les feuilles mortes se ramassent à la pelle
Tu vois, je n'ai pas oublié
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle
Les souvenirs et les regrets aussi

Et le vent du Nord les emporte
Dans la nuit froide de l'oubli
Tu vois, je n'ai pas oublié
La chanson que tu me chantais

C'est une chanson qui nous ressemble
Toi tu m'aimais, et je t'aimais
Nous vivions tous les deux ensemble
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais

Mais la vie sépare ceux qui s'aiment
Tout doucement, sans faire de bruit
Et la mer efface sur le sable
Les pas des amants désunis

Mais la vie sépare ceux qui s'aiment
Tout doucement, sans faire de bruit
Et la mer efface sur le sable
Les pas des amants désunis

FOLIO JUNIOR

POÉSIE

JEAN TARDIEU
un poète



FOLIO JUNIOR

LA SOIRÉE DU PIANISTE

Jean TARDIEU (1876 – 1945)

*Dans « Je m’amuse en rimant »,
Jean Tardieu revisite les Tables de multiplication.
Ici, la table de 5 :*

L’artiste est à son piano,
Sa main droite joue en solo,
Ses cinq doigts sont longs et fins
Cinq fois un, cinq.

Puis, des deux mains, il s’enhardit
Cinq fois deux, dix.
Le piano tonne, hurle, grince,
Cinq fois trois, quinze.

Un dernier accord, c’est la fin !
Cinq fois quatre, vingt.
Après le concert, le pianiste trinque,
Cinq fois cinq, vingt-cinq.

Puis, il rentre dans sa soupente,
Cinq fois six, trente.
Passe sa chemise en lin,
Cinq fois sept, trente-cinq.

Puis, sa tête devient dolente,
Cinq fois huit, quarante.
Il dort déjà. Tout est éteint,
Cinq fois neuf, quarante-cinq.

Sauf la Lune, qui se lamente,
Cinq fois dix, cinquante.



LE PARAPLUIE

Georges Brassens (1921 – 1981)

Il pleuvait fort sur la grand-route
Elle cheminait sans parapluie
J'en avais un, volé, sans doute
Le matin même à un ami
Courant alors à sa rescousse
Je lui propose un peu d'abri
En séchant l'eau de sa frimousse
D'un air très doux, elle m'a dit "oui"

Un petit coin de parapluie
Contre un coin de paradis
Elle avait quelque chose d'un ange
Un petit coin de paradis
Contre un coin de parapluie
Je ne perdais pas au change, pardi

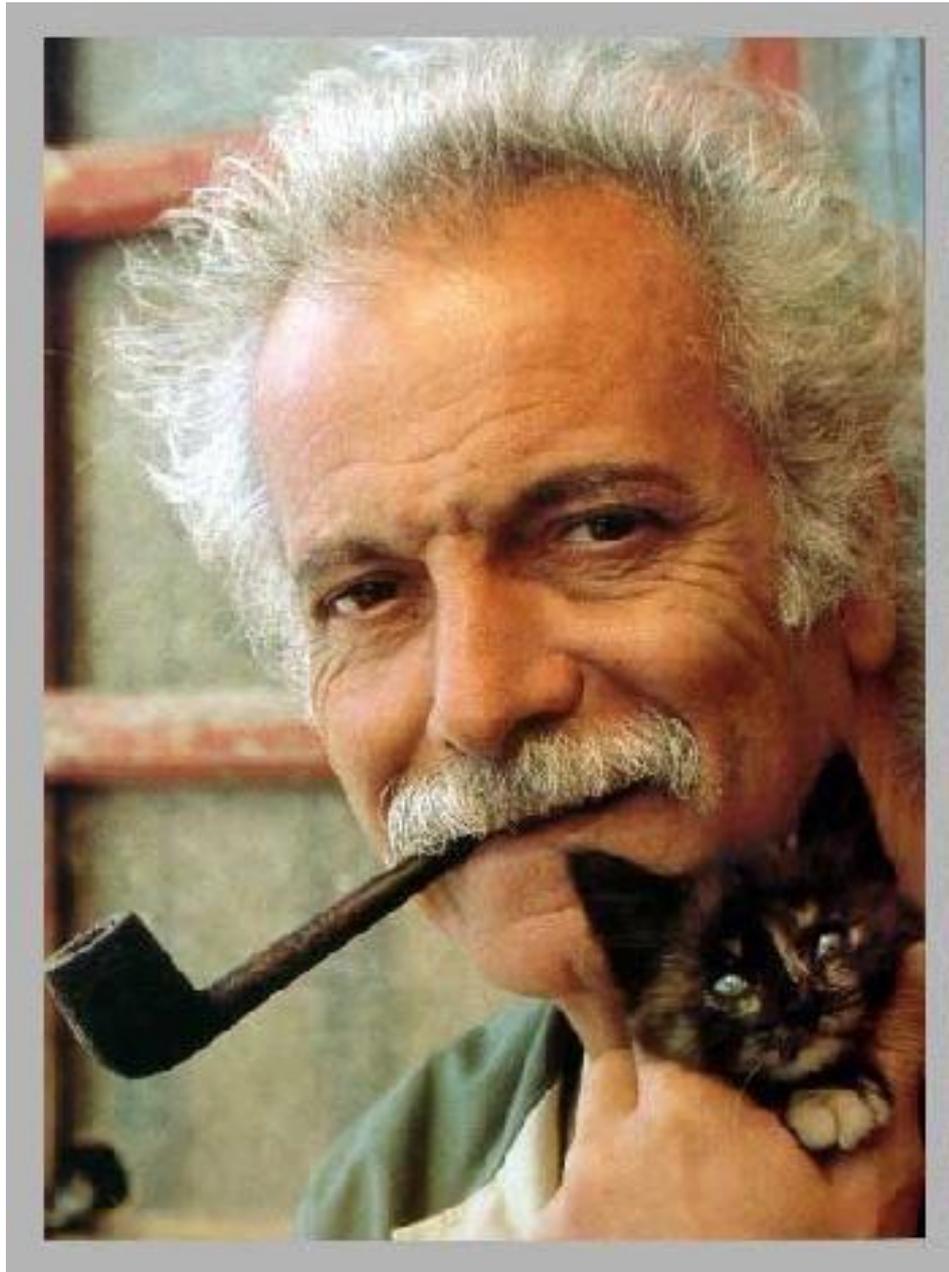
Chemin faisant, que ce fut tendre
D'ouïr à deux le chant joli
Que l'eau du ciel faisait entendre
Sur le toit de mon parapluie
J'aurais voulu, comme au déluge

Voir sans arrêt tomber la pluie
Pour la garder, sous mon refuge
Quarante jours, quarante nuits

Un petit coin de parapluie
Contre un coin de paradis
Elle avait quelque chose d'un ange
Un petit coin de paradis
Contre un coin de parapluie
Je ne perdais pas au change, pardi

Mais bêtement, même en orage
Les routes vont vers des pays
Bientôt le sien fit un barrage
À l'horizon de ma folie
Il a fallu qu'elle me quitte
Après m'avoir dit grand merci
Et je l'ai vue toute petite
Partir gaiement vers mon oubli

Un petit coin de parapluie
Contre un coin de paradis
Elle avait quelque chose d'un ange
Un petit coin de paradis
Contre un coin de parapluie
Je ne perdais pas au change, pardi



CELUI QUI A MAL TOURNE

Georges Brassens (1921 – 1981)

Il y avait des temps et des temps
Que je ne m'étais pas servi de mes dents
Que je ne mettais pas de vin dans mon eau
Ni de charbon dans mon fourneau

À la lanterne et sur-le-champ
Ils se voyaient déjà partageant
Ma corde, en tout bien tout honneur
En guise de porte-bonheur

Tous les croque-morts, silencieux
Me dévoraient déjà des yeux
Ma dernière heure allait sonner
C'est alors que j'ai mal tourné

Au bout d'un siècle, on m'a jeté
À la porte de la Santé
Comme je suis sentimental
Je retourne au quartier natal

N'y allant pas par quatre chemins
J'estourbis en un tournemain
En un coup de bûche excessif
Un noctambule en or massif

Baissant le nez, rasant les murs
Mal à l'aise sur mes fémurs
M'attendant à voir les humains
Se détourner de mon chemin

Les chats fourrés, quand ils l'ont su
M'ont posé la patte dessus
Pour m'envoyer à la Santé
Me refaire une honnêteté

Il y en a un qui m'a dit "Salut
Te revoir, on n'y comptait plus"
Il y en a un qui m'a demandé
Des nouvelles de ma santé

Machin, chose, un tel, une telle
Tous ceux du commun des mortels
Furent d'avis que j'aurais dû
En bonne justice être pendu

Lors, j'ai vu qu'il restait encore
Du monde et du beau monde sur terre
Et j'ai pleuré, le cul par terre
Toutes les larmes de mon corps



AUTOMNE

René Guy Cadou (1920 – 1951)

Odeur des pluies de mon enfance
Derniers soleils de la saison !
À sept ans, il faisait bon,
Après d'ennuyeuses vacances,
Se retrouver dans sa maison !

La vieille classe de mon père,
Pleine de guêpes écrasées,
Sentait l'encre, le bois, la craie
Et ces merveilleuses poussières
Amassées par tout un été.

Ô temps charmant des brumes douces,
Des gibiers, des longs vols d'oiseaux,
Le vent souffle sous le préau,
Mais je tiens entre paume et pouce
Une rouge pomme à couteau.



LAETITIA

Serge GAINSBURG (1928 - 1991)

Sur ma Remington portative
J'ai écrit ton nom Lætitia
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

Lætitia, les jours qui se suivent
Hélas ne se ressemblent pas
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

C'est ma douleur que je cultive
En frappant ces huit lettres-là
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

C'est une fleur bien malade
Je la touche du bout des doigts
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

S'il faut aller à la dérive
Je veux bien y aller pour toi
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

Ma raison en définitive
Se perd dans ces huit lettres là
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

Sur ma remington portative
J'ai écrit ton nom Lætitia
L, A, E dans l'A, T, I, T, I, A